

## CHAPITRE DEUXIÈME

De l'esprit de foi du Père Champagnat.

LA foi, dit saint Ambroise, est le fondement de toutes les vertus; plus elle est éclairée, vive et ferme, plus les vertus édifiées sur elle sont solides et excellentes. Le Père Champagnat fut un modèle de vertus sacerdotales et religieuses; mais toutes ses vertus furent enracinées dans sa foi, et ce fut sa foi vive qui les produisit, les fortifia et les développa. La foi était pour lui ce qu'elle était pour le roi prophète : une lumière qui dirigeait tous ses pas, toutes ses paroles, qui éclairait toutes ses décisions, tous ses projets et toutes ses actions.

C'est de cette foi vive qui l'animait que procédaient cette force et cette énergie qui le rendaient si pathétique dans ses instructions, et qui le faisaient écouter avec tant d'attention et de plaisir. On aurait cru qu'il voyait de ses yeux et qu'il touchait de ses mains les vérités de la religion, tant il en paraissait pénétré, tant il en parlait avec conviction. Dans la conversation et dans ses entretiens particuliers avec les frères, souvent il lui échappait de ces exclamations, de ces reparties profondes qui, dictées par la vivacité de sa foi, allaient au cœur et y produisaient des impressions ineffaçables. En voici quelques exemples : « Quoi ! disait-il à un frère, que quelques difficultés décourageaient, vous ne craignez pas de faire injure à Dieu, en vous rebutant pour si peu de chose ! Peut-on craindre de ne pas réussir, quand on a le bon Dieu pour soi, et que l'on fait son œuvre ? » Voulant inspirer des sentiments généreux à un autre : « Ah ! mon

cher frère, lui dit-il en le pressant contre sa poitrine, après l'avoir confessé, il faut nous sauver ; mais il faut nous sauver pour Dieu, et conséquemment mettre de côté toutes ces craintes, toutes ces inquiétudes, et ne nous occuper qu'à aimer Dieu. » Il répondit à un frère qui se plaignait des peines de son état : « Si vous aviez plus de foi, vous ne seriez pas si lâche dans le service de Dieu, et vous ne trouveriez pas si grandes les difficultés de votre état. Il y a des peines partout, tous les hommes ont leur croix ; mais celui qui porte la sienne pour Dieu et qui médite les vérités de la foi, la trouve toujours légère. — Mon ami, disait-il à un jeune frère à qui les pratiques de la vie religieuse coûtaient beaucoup, ce qui vous fait le plus de peine aujourd'hui fera un jour votre plus grande consolation ! » Un an ne s'était pas écoulé que celui à qui étaient adressées ces paroles en faisait l'heureuse expérience. « Oh ! que je suis content ! s'écriait-il sur son lit de mort, d'avoir fait quelques sacrifices pour persévérer dans ma vocation, de m'être fait violence pour observer ma règle ! c'est en ce moment ce qui me donne le plus de confiance pour mon salut. »

C'est de son esprit de foi que naissait, dans notre pieux fondateur, ce zèle ardent de la gloire de Dieu et de la sanctification des âmes qui le consumait, ce grand amour qu'il avait pour les enfants, ce saint désir qui le pressait de consacrer les dernières années de sa vie à la conversion des infidèles. « Oh ! si nous connaissions, disait-il souvent à ses frères, quel est le prix d'une âme ! Si nous savions combien Jésus aime les enfants et avec quelle ardeur il désire leur salut ! loin de trouver la classe pénible et de nous plaindre des peines de notre état, nous serions prêts à sacrifier notre vie pour procurer à ces tendres enfants le bienfait de l'éducation chrétienne ! » Combien de fois les frères qui l'ont accompagné dans ses voyages, ne l'ont-ils pas entendu dire à la vue d'un enfant : « Voilà cependant une âme créée à l'image de Dieu, rachetée par le sang de Jésus-Christ, des-

tinée à un bonheur éternel ; et peut-être que cet enfant ignore ces sublimes vérités et que personne ne se met en peine de les lui enseigner. » Et de suite, s'il le pouvait, le bon Père s'approchait de l'enfant, lui parlait avec bonté, et lui demandait s'il savait son catéchisme.

Cet esprit de foi, lui montrant toujours Dieu présent, le conservait dans une ferveur continuelle. Après des occupations très dissipantes, on le voyait et on l'entendait prier avec un attendrissement et une onction de piété qui réchauffaient les plus tièdes et qui inspiraient l'amour de la prière aux plus indifférents. Aussi ne pouvait-il souffrir que l'on priât avec négligence, que l'on prit une posture peu respectueuse, ou seulement que l'on fit mal le signe de la croix. Que de fois il a fait les plus vifs reproches aux frères, parce qu'il les avait surpris à faire ce signe avec précipitation ou sans attention. « Est-ce ainsi, leur disait-il, que vous faites un signe qui nous rappelle les plus touchants et les plus ineffables de nos mystères ? Je ne comprends pas comment des religieux peuvent s'oublier à ce point ! Quel exemple allez vous donner à vos enfants et aux fidèles ? Que penseront-ils, lorsqu'ils vous verront faire si lestement un acte si propre à inspirer la piété et la ferveur ? Comment apprendrez-vous aux enfants à faire ce signe sacré, si vous le faites si mal vous-mêmes ? »

Un ecclésiastique, à la suite d'une visite qu'il avait faite à l'Hermitage, disait : « Rien ne m'a tant frappé ni tant édifié, que la piété de M. Champagnat ; en l'entendant prier on est convaincu que c'est un saint ; ceux qui ont le bonheur de vivre avec lui ne peuvent manquer d'être pieux. Je n'ai fait qu'un seul exercice de piété avec lui (c'était la prière du soir) et il m'a donné des sentiments de dévotion que j'espère conserver longtemps. »

Ce même esprit de foi lui inspirait un profond respect pour les objets de piété et pour toutes les choses consacrées à Dieu. S'il trouvait par terre quelques pages de livres religieux, il les ramassait avec soin. « Faites attention, disait-il à



MONSEIGNEUR DE PINS (page 122).

ses frères, que vos enfants ne laissent pas tomber les feuilles de leurs livres ; s'il y en a qui se détachent, il faut les brûler ; car le saint nom de Dieu et souvent sa propre parole y sont écrits. Or ce serait profaner ce nom adorable et cette divine parole, que de les laisser sous les pieds ou de les voir traîner sur les meubles. Ne manquez pas non plus de prendre soin de tous les objets religieux qui sont dans vos maisons, tels que le crucifix, les images des saints et le bénitier ; de les placer convenablement et de les tenir dans un grand état de propreté. Apprenez aussi à vos enfants à faire de même chez leurs parents. »

Il portait ce respect jusqu'à l'habit religieux, et on l'a vu un grand nombre de fois ramasser soit un morceau de cordon, soit un mauvais chapeau, soit toute autre partie du costume des frères pour les retirer. « Vos vêtements sont bénits, ce sont les livrées de Marie, disait-il : il faut donc les respecter et en prendre le plus grand soin. Ce n'est pas estimer sa vocation, ce n'est pas connaître la sainteté de son état, que de faire peu de cas de l'habit religieux. J'éprouve une grande peine toutes les fois que je vois traîner quelque partie de votre costume. Je vous recommande donc de le tenir toujours retiré. Il ne faut pas même, sous prétexte qu'une chose est hors d'usage, que vous l'abandonniez çà et là ; car tout objet qui nous rappelle notre saint état, quelle que soit sa valeur, doit être respecté. » Il voulait que l'on baisât chaque matin son habit et sa croix avant de les prendre. On ne peut dire le nombre de fois qu'il a donné de semblables avis, et fait de pareilles recommandations aux frères, tant il avait à cœur de leur inspirer le respect pour les choses saintes, l'estime pour la vocation religieuse et pour tout ce qui s'y rattache.

Mais son respect et sa vénération pour les églises, pour les sacrements, pour la sainte messe, ne peuvent être rendus par aucune expression. La foi vive qu'il avait de la présence réelle le tenait comme anéanti et abîmé devant le Saint Sacre-